

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. RAOUL VERLET

(1857-1923)

PAR

M. FRANÇOIS SICARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du samedi 26 octobre 1929



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 36

—  
M CM XXIX

INSTITUT.  
1929. — 27.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165803



Héliog. LE RAT, PARIS

*Raoul Verlet*  
1857-1923

# NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

## M. RAOUL VERLET

(1857-1923)

PAR

### M. FRANÇOIS SICARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

---

MESSIEURS,

Raoul Verlet est né à Angoulême en 1857.

Il passa ses premières années à suivre dans l'atelier, de ses yeux émerveillés d'enfant, le labeur de son père qui, le ciseau à la main, tantôt conduisait le travail de ses compagnons et tantôt, taillant lui-même dans la pierre, en faisait jaillir des éclats, puis de la matière informe dégageait l'image rêvée. C'était là pour l'enfant un instant émouvant : celui de la création directe dans la pierre.

C'est à cette vision journalière que le jeune Raoul, encore écolier, doit sa vocation de sculpteur.

Il grandit dans cette atmosphère. Il attendit d'avoir

terminé ses études primaires pour se livrer au dessin et à la sculpture à l'école municipale d'Angoulême.

« Dès ma première jeunesse, me disait-il, une seule ambition dominait ma pensée : devenir sculpteur, étudier à Paris, malgré les conseils familiaux, qui me laissaient pourtant prévoir toutes les difficultés de la vie d'artiste. Rien ne pouvait désormais détourner et tromper mes désirs. Toute considération du bien-être de la vie m'était indifférente, mon esprit était entièrement pris par cette unique ambition, créer. »

Verlet eut l'honneur d'être appelé parmi vous le 3 décembre 1910.

Ce bonheur devait être de courte durée.

Je vais essayer de retracer quelques-uns des traits de l'homme, de l'artiste, et vous demanderai toute votre indulgence pour mes oublis ou mes erreurs.

Le jeune Verlet va donc suivre les cours de dessin dirigés par M. May, à l'école des Beaux-Arts d'Angoulême.

Il eut la chance d'être guidé par un maître qui lui donna des conseils précieux et une aide morale qui ne lui fit jamais défaut. Aussi lui garda-t-il toujours un souvenir plein d'affection et de reconnaissance.

C'était un de ces bons maîtres que la province parfois possède, qui ont des trésors de bonté pour la jeunesse. La connaissance de la vie difficile de l'artiste leur a donné la sagesse. Ils enseignent aux jeunes, par leur propre expérience, ce que valent les hommes, en bien et en mal. A ceux qui les quittaient pour la grande ville, ils inspiraient l'espoir, l'énergie et la foi que la jeunesse doit avoir en elle. Son maître, M. May, disait gentiment à

Verlet : « Si vous avez un chagrin, une difficulté, dites-les moi, je vous conseillerai. » Quel appui, quel réconfort pour un jeune provincial qui va poursuivre ses études à Paris ! Ah ! Paris, ce grand désert, où, parmi la foule il ne rencontrera pas un visage ami, où rentré le soir dans sa modeste petite chambre, il reprendra le lendemain le chemin de l'École ; en admirant tous les nobles ouvrages dont la beauté de l'esprit français a su orner la Grande Ville.

Ayant fait des études à l'École des Beaux-Arts d'Angoulême, ayant en main le métier de tailleur de pierres, Verlet quitte sa ville natale et travaille quelque temps à Bordeaux, où il ne s'attarde pas.

Il entre à Paris comme ornemaniste, dans l'atelier du sculpteur Tournier, chargé de la restauration des sculptures gothiques des églises et chez cet artiste il rencontre un jeune sculpteur, élève de l'École des Beaux-Arts, qui l'encourage à se présenter à cette école.

L'architecte M. Abadie le recommande à M. Cavelier, dans l'atelier duquel il entre, et, grâce à son maître, M. May, il obtient de la ville d'Angoulême, une subvention qui lui permet de poursuivre ses études.

Comme je vous l'ai dit, Verlet avait reçu une initiation qui l'avait mis en possession des connaissances essentielles à son métier de sculpteur : le moulage et la taille de la pierre. Les églises gothiques de la contrée lui révélèrent l'expression la plus originale de l'art français sur notre sol, l'art gothique.

Quand il entra à l'École des Beaux-Arts, il trouva un tout autre enseignement, plus généralisé. Évidemment aux époques qui ont suivi d'autres influences, nos artistes

ont aussi créé des chefs-d'œuvre : Verlet regardait avec étonnement les créations de nos Maîtres qui revenaient d'Italie avec le sens décoratif du Bernin, l'art aiguisé et mordant de Donatello et les souvenirs de la grande Grèce. Avec l'ardeur impressionnable de la jeunesse, il accepta l'enseignement qui lui était donné.

L'art de la Renaissance répondait au goût de l'époque, le jeune sculpteur oublia les leçons de ses premières années pour suivre celles qui étaient maintenant en honneur à la grande école, où il se fit rapidement remarquer par ses aptitudes et ses progrès.

A cette époque, Verlet, avec son allure romantique, est svelte, porte de longs cheveux, un feutre mou à larges bords, un complet en velours noir, une canne à la main; il concentre en lui tout l'enthousiasme, tous les rêves d'avenir que donne la jeunesse.

Il parcourt les salles du Musée du Louvre, les promenades de Paris, admire les monuments couverts de sculptures, Notre-Dame, les bords de la Seine, il est enthousiasmé; il est dominé par l'enchantement! N'est-ce pas la plus charmante, la plus belle des sirènes que Paris? Il dit les vers de Verlaine, de Richepin. Il chante des airs du *Désert* de Félicien David, de *Carmen* et fredonne *Tannhäuser*, sans oublier *le Lac* de Lamartine, très à la mode à ce moment. Je crois l'entendre, car dans ce temps, comme au nôtre encore, je pense, on chantait dans l'atelier, précieuse détente qui permet souvent à l'esprit de se reprendre dans la minute du repos.

Ce furent d'heureuses années pour Verlet que celles de la vie de l'Atelier de l'École qui l'amènèrent à concourir

pour le Grand Prix de Rome (1883). Il fit une figure de *Saint Sébastien* qui fut remarquée. Pendant qu'il travaille en loge, M<sup>me</sup> Verlet est inquiète de son fils; il est dans la grande ville, loin du foyer familial. Aussi écrit-elle à son professeur, M. Cavelier, pour savoir si le jeune homme a les aptitudes nécessaires pour poursuivre une carrière aussi difficile. M. Cavelier lui répond :

« Madame, je comprends et apprécie à toute leur valeur vos inquiétudes maternelles, en présence de la grosse partie que joue en ce moment votre fils; aussi ne sauriez-vous douter de ma sollicitude toute particulière pour lui. Mais la première condition de la réussite est qu'il ne soit pas troublé par la pensée de vos préoccupations à son sujet; il faut donc qu'il les ignore, s'il est possible, ou du moins qu'elles ne prennent pas dans son esprit des proportions de nature à nuire au calme qui donne la confiance dont il a besoin. »

Quelle lettre charmante de ce Maître!

C'est vers cette époque que Verlet alla habiter dans l'impasse qui se trouve au 233 de la rue du Faubourg Saint-Honoré. Il y rencontra un groupe de jeunes artistes : Forain, Puech, Rouleau, Gasq, d'autres encore. Cette impasse, les deux côtés occupés par des ateliers de peintres, de sculpteurs, fut pendant une assez longue période d'années, le siège d'un groupement de talents dont quelques-uns sont aujourd'hui la gloire des arts de l'École française.

Là sont nées des conceptions heureuses ou charmantes, qui se sont réalisées et combien d'autres qui n'ont jamais vu le jour.

L'atelier de Verlet occupait le centre du passage. On s'y réunissait volontiers. Chez cet artiste, l'exaltation du début avait fait place à un état d'esprit plus réfléchi. Il aimait à fumer la pipe, à provoquer la causerie, à obtenir de chacun de ses amis un avis sur les œuvres qu'il entreprenait. Les discussions allaient leur train, toujours empreintes de bonne humeur. L'heure du repas réunissait un groupe qui s'était formé tout seul autour de la table d'un petit restaurant face au passage. Le rire était le convive habituel. Après cette amicale détente chacun reprenait le chemin de son atelier.

Depuis quelques années, Verlet avait conquis l'amitié de Barrias, qui ne cessa de le conseiller.

Verlet était heureux, il allait réaliser dans une œuvre, *la Douleur d'Orphée*, une forme qui était le résultat de l'enseignement reçu récemment de ses derniers Maîtres. Cette œuvre est exécutée avec soin dans ses moindres détails; tout y est réfléchi; le mouvement ailé des bras qui supplient dans un geste d'appel est d'une belle arabesque. Si j'ose dire, c'est une œuvre décorative. Il obtint une première médaille, le prix du Salon et partit pour l'Italie, où il reçut la lettre suivante de Barrias :

« Un artiste ne sait jamais assez de choses, et vous avez fait là, j'en suis convaincu, un voyage qui restera comme un rayon de soleil dans toute votre vie.

« Le voyage éblouit de tant de lumière, de chefs-d'œuvre, que vous avez besoin d'un peu de repos pour mettre de l'ordre dans vos idées, pour classer et digérer tout ce que vous avez vu. Ce n'est pas là encore du temps de perdu, c'est le moment de la réflexion, de la pensée,

et c'est souvent dans ces heures de « farniente » qu'une bonne idée surgit. »

Verlet suivit toujours les conseils de Barrias qui l'avait élevé dans le respect dû par l'artiste à son art, dans la recherche du fini, du modelé de la terre, de la pensée claire du sujet, de l'exécution parfaite de l'œuvre (1).

Verlet a souvent entendu son Maître exprimer sa surprise de voir les mêmes critiques, qui admirent les fragments de la sculpture antique pour sa perfection d'exécution, faire un égal succès à une sculpture à peine ébauchée. Barrias ajoutait : « Que restera-t-il de cette sculpture imparfaite ? Ces paroles durent frapper à jamais l'esprit de Verlet, et tracèrent le chemin de toute sa vision artistique. On trouve une grande probité, une grande conscience dans son œuvre. Verlet n'a pu s'habituer à admettre certaines déformations du corps humain, voulues par les artistes qui suivent ce qu'on peut appeler le mouvement moderne. N'avait-il pas d'ailleurs le droit de défendre ses opinions, et toute conviction n'est-elle pas respectable ?

Verlet se donnait beaucoup de peine dans l'étude de l'œuvre qu'il entreprenait. Il n'affirmait rien sans l'appui du modèle vivant. La légende du compas de Rude était toujours présente à sa mémoire, et guidait son travail : tout était mesuré et vérifié, jusqu'au tracé des pieds du

---

(1) Permettez-moi, Messieurs, de quitter un instant le sujet que je traite, pour exprimer à l'auteur des *Premières Funérailles* le souvenir ému que j'éprouve à évoquer la mémoire de l'un des grands maîtres de la sculpture contemporaine, Ernest Barrias qui fut mon maître.

modèle sur la selle tournante. La facilité d'user du modèle vivant n'est-elle pas parfois la cause que l'artiste oublie qu'il doit s'élever au-dessus de la copie servile de la nature pour réaliser la beauté cherchée ou le caractère nécessaire au sujet qu'il doit réaliser? Verlet a su éviter cet écueil.

Il appartient à l'École qui fit les œuvres les plus remarquables dans le goût décoratif du XVIII<sup>e</sup> siècle. Vous vous rappelez sans doute la fontaine qu'il exécuta en pierre pour la ville de Bordeaux, où la verve et les audaces même s'affirment avec talent : trois figures gracieuses de femmes, conçues dans l'esprit d'une composition de François Boucher, représentant des fleuves, rien dans cette œuvre n'a été négligé, tout est parfaitement fait : les cheveux sont traités avec couleur, laissant aux nus toute leur souplesse. L'eau qui s'écoule et joue, reflète agréablement les groupes. Cette œuvre lui valut la médaille d'honneur au Salon et à l'Exposition universelle de 1900. Il avait fait preuve de goût d'artiste, en traitant cette fontaine dans le style de la belle architecture française des hôtels et du Théâtre de Bordeaux. Cette belle œuvre est suivie de plusieurs autres, qui décorent les places publiques dans diverses villes de France. Nous connaissons tous le monument de Guy de Maupassant au Parc Monceau qui, à son apparition (1897) fut une manifestation de modernisme, la figure de la Parisienne prenant la place de l'habituelle Allégorie. Le Monument au Président Carnot, qui s'élève sur les remparts de la ville d'Angoulême, se détache par cette heureuse disposition sur le plus beau décor que puisse rêver un artiste :

une vaste plaine dont les lignes vont se confondre avec celles du ciel. La statue du docteur Bouillaud décore aussi une place de cette ville. Verlet fera également le Monument aux Morts d'Angoulême. Au milieu des commandes qui lui viennent, il désire encore faire œuvre d'indépendance. Il s'efforce de réaliser une idée qui le poursuit : *La fille prodigue*. Cette œuvre est aujourd'hui au Musée du Luxembourg. Il mit à l'exécuter tout son savoir de sculpteur. Je tiens à vous signaler les beaux bustes qui occupent une place importante dans son œuvre et qui, dans l'art du portrait, resteront comme des modèles de la statuaire de notre époque. Je cite les très remarquables bustes de M<sup>me</sup> Dagnan-Bouveret, de M<sup>lle</sup> Flameng, du Président Poincaré et de beaucoup d'autres.

Comme je l'ai déjà dit, son éducation artistique, ses convictions et le caractère de son talent lui interdisaient d'admettre l'évolution de la Statuaire à laquelle nous assistons. Il n'était pas un conducteur, un novateur. Il était un traditionaliste dans la meilleure acception du mot, ce qui ne l'empêchait pourtant pas d'appartenir à son époque, la simplification de la forme dans la sculpture à laquelle il assista, était contraire à sa vision. L'Art est toujours le reflet de l'époque qu'il représente, les artistes ne sont-ils pas obligés par les difficultés « de la vie chère » de tout simplifier?

Il vivait et était guidé par l'admiration pour l'Art des Jean Goujon, Puget, Bouchardon, Rude, Barye, Carpeaux, Barrias, Falguière, Rodin. Ces grandes figures d'artistes proclament autant d'enseignements différents,

pourtant ils appartiennent, sans exception, à la grande tradition de la sculpture française. Malgré toutes les influences extérieures que nous subissons en ce moment, jamais notre art ne s'engagera dans un chemin étranger à notre culture et à notre caractère. S'il en devait être autrement, nous ne serions plus nous-mêmes.

La roue tourne, les transformations se réalisent dans toutes les branches de l'Art, là où l'activité humaine agit. N'est-ce pas la vie?

Verlet a assisté à ces manifestations, il en comprenait, croyez-le bien, comme toute personne sensée, les éléments qui construisent de la beauté.

Après avoir réalisé une œuvre importante, mais pénétré de la passion de son art, il dut se résigner à vivre des années désormais attristées. La guerre éclatait, son fils Paul partit avec le courage que nous avons pu admirer en tous ceux qui partirent comme lui au combat de la juste cause. L'inquiétude entra dans la maison paternelle. Voici une lettre que Paul Verlet écrivait à son père en janvier 1915 :

« J'ai été nommé caporal en pleine bataille, lors de l'offensive. » Plus loin il dit encore : « Mes quinze poilus m'aiment et m'estiment. Chacun a sa réputation de courage, la mienne me plaît..... Jamais je n'ai voulu inquiéter Maman, mais toi, tu dois tout savoir. Il y a beaucoup de chances pour que ceux de mon âge qui sont des natures un peu ardentes, ne rentrent pas, — mais s'en aller aussi bravement, pour une cause si belle, il y a-t-il une plus belle mort! » Puis il termine :

« Mon devoir! je le comprends si bien ce mot-là, main-

tenant, quoiqu'il arrive, tu peux être sûr que j'aurai fait jusqu'à la fin mon devoir.

« Je t'embrasse de tout mon cœur, de toute la force de la tendresse et de l'admiration que j'ai pour toi.

« PAUL. »

Après avoir été versé dans la section de camouflage, par un excès de bravoure, il fut grièvement atteint, ne se remit jamais d'une terrible blessure qui devait dans la suite l'emporter.

Cette affreuse guerre vint ainsi détruire, comme en beaucoup de foyers, le bonheur qui régnait dans la maison de l'artiste.

L'affection, le dévouement de M<sup>me</sup> Verlet envers son mari redoublèrent encore pour tâcher de faire oublier au pauvre artiste, par moments du moins, les nuages noirs qui s'amoncelaient sur sa tête et sur celle de tous les siens.

Verlet inconsolable, souffrant lui-même depuis longtemps d'un mal qui ne pardonne pas, dut abandonner l'atelier, son ciseau, pour le repos éternel.

M<sup>me</sup> Verlet fut admirable comme épouse, c'est une tendre mère. Je me plais à la rapprocher ici même de son mari. Je crains, dans l'éloge de notre regretté confrère, d'avoir dit moins que je ne sentais et loué moins que je n'admirais.